

## ***De quelques « malentendus » à propos du désir***

par MAURIZIO LAZZARATO

### **Abstract**

In this paper, the author identifies a persistent return to Freudian or Lacanian psychoanalysis in contemporary thought, more specifically in Bernard Stiegler's work, which tends to naturalize desire. In order to deploy its revolutionary potentialities, the author puts forward a conception of desire defined as an immanent force that recuses all mediation and that deploys itself through a radical constructivism, inherited from "1968 thought" and in particular from Deleuze and Guattari, but also from Foucault. From there, the author examines three characteristics of this concept. First, the libido is not the source of desire, since desire is the creation of new possibles. Second, this concept of desexualized desire opens a conception of subjectivity beyond the division between an (undifferentiated) drive-based chaos and the (differentiated) symbolic order. Third, in this new framework, drives are a social construction, a "finished output", and by no means a natural fact.

Depuis quelques années, il y a un retour très polémique sur ce qu'on pourrait appeler, pour aller vite, la pensée 68 et notamment sur la critique radicale que Deleuze et Guattari aussi bien que Foucault ont porté à la psychanalyse. En Italie, les psychanalystes lacaniens ont un succès médiatique étonnant en pleurant la société sans pères et la dissolution du « bon vieux » patriarcat causé par l'évaporation du père. On sent monter un « désir » de refamiliarisation, qui, dans la droite française, n'a pas les mêmes subtilités rhétoriques que chez le lacanisme italien, lui, plutôt à gauche. Les mobilisations contre le mariage gay en France manifestent à nos yeux à la fois ébahis et « amusés » la nostalgie pour la famille « freudienne ». Qu'est-ce qu'elles revendiquent si ce n'est le triangle œdipien « maman, papa, enfants », prototype de la famille sorti tout droit de la bourgeoisie névrosée du 19<sup>ème</sup> siècle ? Il y a danger ! Car son acte de décès, établi par *l'Anti-Œdipe* il y a quarante ans, a fait son chemin, et quel chemin. Loin de moi de confondre les critiques, j'utilise seulement ce retour conscient ou inconscient à Freud ou à Lacan comme un symptôme de la pensée et de l'action contemporaines.

Pourquoi aussi bien Deleuze et Guattari que Foucault s'étaient attaqués si violemment à ce que ce dernier appelait la « fonction psy » ? Une montagne de « malentendus » sont accumulés depuis les années 60 sur les prises de positions de Deleuze et Guattari ainsi que de Foucault par rapport à la psychanalyse. Bernard Stiegler n'y échappe pas, car il reproche à Deleuze et Guattari de ne pas établir la distinction entre pulsion et désir alors

que, pour ces derniers, opérer cette distinction signifie tomber dans les travers de la pensée occidentale moderne qui, en opposant nature et culture, a, par la suite, besoin, pour passer de l'une à l'autre, d'une « médiation » transcendante. Le désir n'a besoin d'aucune médiation disent Deleuze et Guattari, mais « cela ne veut pas dire que le désir soit une force qui, par elle-même, va construire tout un univers ».

Le modèle de fonctionnement de la médiation construit sur l'opposition nature/culture a été formulé pour la première fois et de manière encore indépassée par la philosophie politique de Hobbes. L'Etat de nature étant caractérisé par la guerre de tous contre tous, il faut une médiation, un souverain, un Etat qui rende possible le passage de la nature à la culture, de la guerre à la paix, de la sauvagerie à la civilisation. Ce modèle politique de la médiation, les sciences sociales le répètent à l'infini, dans tous les domaines, même dans la psychanalyse.

La conception dominante de l'ordre social implique une définition du désir (des formations collectives de désir) très néfaste : flux qui devra être discipliné, de manière qu'on puisse instituer une loi pour établir son contrôle (Guattari 2007 : 314).

Le désir apparaît comme quelque chose de flou, un peu nébuleux, un peu désorganisé, espèce de force brute qui aurait besoin de passer par les mailles du symbolique et de la castration selon la psychanalyse (Guattari 2007 : 311).

Peu importe si les pulsions sont directement référées à des instincts ou si elles sont définies comme des pulsions beaucoup plus élaborées. « Dans tous les cas nous revenons toujours à cette même idée : opposer nécessairement à ce monde brut du désir un univers d'ordre social, un univers de raison » (Guattari 2007 : 310). Ce modèle s'est répandu partout, même chez les révolutionnaires. De la même manière qu'une économie du désir prétendument indifférencié nécessite de la loi, de la castration, du langage pour se structurer, la révolution aurait besoin du parti et de son « centralisme démocratique » pour organiser et discipliner la spontanéité « anarchique » des subjectivités.

Ainsi cette opposition – d'un côté désir-pulsion, désir-désordre, désir-mort, désir-agression, et de l'autre, interaction symbolique, pouvoir centralisé autour des fonctions l'Etat, me semble être un référentiel totalement réactionnaire (Guattari 2007 : 314).

Ce modèle convient parfaitement à Stiegler car sa conception de la « puissance publique » est celle d'antidote au *pharmakon* que le capitalisme injecte dans la société, alors que pour moi, en adaptant les mots de Braudel, l'Etat est inséparable du capital, il est constitutif du capital : « Le capitalisme ne triomphe que lorsqu'il s'identifie avec l'Etat, qu'il est l'Etat » (Braudel 1985 : 68). A partir d'une définition du désir comme force immanente récusant toute médiation et se déployant à travers un constructivisme radical, nous allons aborder quelques traits de ce concept qui semble, encore

aujourd'hui, contenir plus de possibilités de développement que ses critiques. Tout d'abord, nous dirons que la libido n'est pas la source du désir car le désir est création de nouveaux possibles. Ensuite, ce concept de désir déssexualisé ouvre à une conception de la subjectivité au-delà de la division entre chaos pulsionnel (indifférencié) et ordre symbolique (différencié). Enfin, dans ce nouveau cadre, la pulsion est une construction sociale, un « produit fini » comme dirait Guattari et non une donnée naturelle.

### **Le désir est création de nouveaux possibles**

Stiegler a encore besoin de la sublimation parce qu'il considère le désir comme expression de la libido, tandis que Deleuze et Guattari se débarrassent aussi bien de la libido que de la sublimation. Lorsque Deleuze et Guattari affirment que le désir coule immédiatement, sans médiation, dans le *socius*, ils veulent dire qu'il n'a besoin d'aucune sublimation pour se manifester, puisque le désir n'est pas l'expression de la libido, mais d'abord la « création des nouveaux possibles ».

La déterritorialisation capitaliste opère sur le désir de façon qu'il n'est pas, à proprement parler humain, mais machinique, puisqu'il émerge de l'agencement de flux humains et non humains, d'une multiplicité de machines sociales et techniques. Le désir déterritorialisé n'a rien de la « pulsion » ou même du « *conatus* ». Il est plutôt assimilable au possible : « le désir comme point de prolifération de possibles au sein d'un système constitué » dira Guattari (2013 : 216). Que désir = possible implique une définition révolutionnaire du désir. Il n'y a surgissement du désir que lorsque, à partir de la rupture d'équilibres antérieurs, apparaissent des relations qui étaient impossibles auparavant. Le désir est toujours repérable par l'impossible qu'il ouvre et par les nouveaux possibles qu'il crée. Le désir c'est le fait que là où le monde était fermé surgit un *processus* sécrétant d'autres systèmes de référence.

Le désir ne relève pas du fantasme, du rêve ou de la représentation, mais de la production. Le désir est toujours un mode de production de quelque chose, mais non pas selon la logique marxiste du travail, car la « production » concerne d'abord les possibles. En disant que le désir est création de nouveaux possibles, Deleuze et Guattari pratiquent sa déssexualisation. La sexualité n'a pas le rôle d'une infrastructure dans les agencements de désir dont le sujet constituerait la superstructure car la sexualité n'est pensée que comme un flux parmi d'autres et non pas comme la source du désir. L'amour et la sexualité, au lieu d'être la base pulsionnelle sur laquelle s'installe une subjectivité suprastructurelle, « ne sont que de moyens de sémiotisation de ces mutations du désir ».

Pour le dire autrement, le désir n'a pas une origine biologique, pulsionnelle, il n'est pas nature, mais toujours et déjà « artifice ». Il n'est jamais individuel, mais toujours collectif, toujours dans et pour un agencement. Et dans un agencement, non seulement, on ne distingue pas culture et nature, mais on ne distingue pas non plus nature et

artifice. Le désir n'est pas centré sur les individus et ne résulte pas de la simple interaction de pulsions ou de *conatus* individuels (intersubjectivité). Le désir ne vient pas de l'intérieur du sujet. Il naît toujours du dehors, d'une rencontre, d'un couplage, d'un agencement. La conception classique du désir est abstraite puisqu'elle extrait de l'agencement un sujet désirant et un objet supposé désiré, alors qu'on ne désire jamais quelqu'un ou quelque chose, mais toujours une personne ou une chose dans un ensemble constitué d'une multiplicité d'objets, de relations, de machines, d'humains, de signes. C'est l'agencement, et non pas le sujet individué, qui fait que quelqu'un ou quelque chose devient désirable. On ne désire jamais seulement une personne ou une chose, mais aussi les mondes et les possibles qu'on y pressent.

Le désir en tant que possible n'a besoin d'aucune médiation, d'aucune loi qui l'ordonne, d'aucun « sur moi » qui mime la logique étatique, puisqu'il n'est pas chaos pulsionnel, mais émergence, commencement, amorce. Il contient des virtualités, mais leur actualisation requiert un travail de construction à la fois politique, social et clinique. Le désir n'a pas besoin de médiation, mais d'un processus immanent de construction.

### **La subjectivité est au-delà de la division entre chaos pulsionnel et ordre symbolique**

Des deux topiques freudiennes, Stiegler semble privilégier la deuxième tandis que Deleuze et Guattari, autant apprécie la première, voient dans la seconde une involution de la pensée de Freud.

Dans le processus primaire de la première topique, « l'inconscient est encore un univers pullulant, producteur de sens nouveaux, de scénarios fantasmatiques que l'on peut trouver dans la religion, dans l'art, dans l'enfance, dans les sociétés archaïques (...) » tandis que dans la deuxième topique, « la logique de l'inconscient est tirée vers une espèce de matière indifférenciée, quelque chose qui, à la fin de la vie de Freud, sera purement et simplement rapporté à un chaos, un désordre pulsionnel, réifié sous la forme de la pulsion de mort » (Guattari 2007 : 299). Le processus primaire de la première topique n'est « ni plus pauvre, ni plus riche que celle du processus secondaire, mais seulement différente » (Guattari 2007 : 297). C'est à partir de cette logique de l'hétérogénéité des processus que la production de subjectivité se fait. Au lieu d'avoir une subjectivité déchirée en chaos pulsionnel et en ordre symbolique, nous avons un processus de subjectivation qui se produit entre les deux. Au lieu d'avoir une subjectivité fracturée en un chaos sémiotique et un ordre linguistique, nous avons une multiplicité de sémiotiques qui concourent, au même titre, à la subjectivation.

Guattari, dans les dernières années de sa vie, fait souvent référence au livre de Daniel Stern, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, qui, en défaisant l'unité du moi en une multiplicité de « sois », de sémiotiques, de relations, d'affects, notamment préverbaux,

dessine un mode de subjectivation très éloigné du freudisme. Avant l'acquisition du langage, les nourrissons construisent activement des modalités de perception, de communication, d'expérience de soi et du monde, à travers une sémiotisation non verbale très riche et très différenciée, qui ne dépendent en aucun cas de l'ordre symbolique, mais possèdent leur autonomie et leurs logiques propres. Il est ainsi impossible de penser la subjectivation comme un passage de l'indifférencié à la différenciation, du désordre pulsionnel à l'ordre du surmoi, du chaos sémiotique à l'ordre linguistique.

Stern distingue trois « sens de soi » (sens de soi émergeant, sens d'un soi noyau, sens d'un soi intersubjectif) qui précèdent le « sens de soi verbal ». « Sens de soi » ne veut pas dire, dans les trois premiers cas, « concept de », « connaissance de », « conscience de » (Stern 1989 : 98) puisque ces expériences ne passent pas par le langage, la conscience et la représentation. Entre la naissance et les deux premiers mois de sa vie, le nourrisson fait une expérience de la « genèse » d'un « lien interpersonnel émergeant » et d'un soi que Stern appelle le « sens de soi émergeant ». Il y a trois manières principales par lesquelles le nourrisson fait cette expérience : la perception amodale, les affects catégoriels et les affects de vitalité. Le nourrisson possède une grande aptitude à extraire et à organiser les caractères globaux et abstraits de ce que lui arrive. Les intensités, les figures temporelles, les rythmes, les mouvements, sont des éléments communs à toute modalité sensorielle et le nourrisson peut aisément les identifier et ensuite les transposer d'un sens à un autre, de la vue au toucher, par exemple, ou du toucher à l'ouïe.

Les caractères abstraits et amodaux de ce qui arrive sont appréhendés à travers l'action de deux affects différents. Les affects catégoriels qui expriment la colère, l'étonnement, la joie, la tristesse, etc., et les affects de vitalités, qui expriment des changements d'état, des seuils d'intensité dans la façon de sentir. La danse, la musique, mais aussi la durée des images vidéo-cinématographiques, sont, selon Stern, les réalités qui rendent les mieux ces intensités, ces « façons de sentir ». Ce monde global et subjectif, où il n'y a pas encore de divisions entre sujet et objet, où le moi et les autres sont indiscernables, où la communication se fait par contagion, « est et reste », selon Stern et Guattari, le « domaine fondamental de la subjectivité humaine ». Il agit en dehors de la conscience et il constitue la « matrice » (Stern), le « foyer existentiel » (Guattari) des expériences à partir desquelles « vont naître les pensées, les formes perçues, les actes identifiables et les sentiments verbalisés » (Stern 1989 : 94-5). Finalement, ce qu'on qualifie de « chaos », c'est « le réservoir fondamental dans lequel on peut puiser toutes les expériences de création [et artistiques] » (Stern 1989 : 95).

Le sens d'un « soi noyau » (le soi opposé à l'autre et le soi avec l'autre) constitue l'expérience de soi et de l'autre comme des « entités » avec une présence physique, des actions, une affectivité et une continuité propre (Stern 1989 :69). Ce sens du soi noyau

s'appuie sur de « nombreuses aptitudes interpersonnelles » (Stern 1989 :69). Il ne s'agit toujours pas d'une construction cognitive (il fonctionne en dehors de la conscience), mais d'une intégration fondée sur l'expérience et la « mémoire sans mots » (Stern 1989 : 123) qui sera à la base de tous les sens de soi plus complexes. Le sens de « soi subjectif » apparaît lorsque le nourrisson découvre qu'il a un « esprit » et que les autres également, et que les expériences, les contenus, les affects, les émotions sont partageables (ou non partageables) et qu'on peut les communiquer, toujours sans l'intervention de mots, puisque le langage n'est pas encore là. Le soi et l'autre ne sont plus seulement des entités noyaux avec une présence physique, des actions, une affectivité et une continuité, mais des entités avec des « états internes et subjectifs ».

Comment peut-on entrer en relation avec l'expérience subjective des autres, partager leurs affects sans l'utilisation de mots ? A travers une subjectivité « transitiviste, transindividuelle » pour parler comme Guattari et Simondon (ou Spinoza). Le quatrième sens de soi, le sens de soi verbal, interroge la *disjonction* et la *jonction*, l'*écart* et la *complémentarité*, entre la partie verbale et la partie non-verbale de la subjectivité puisque l'apparition du langage est à l'origine d'un clivage entre l'expérience telle qu'elle est « vécue » et telle qu'elle est « représentée ». Si, d'une part, les significations linguistiques rendent plus facilement partageables nos expériences avec les autres, d'autre part, elles peuvent aussi rendre inaccessibles certaines parties de ces mêmes expériences aussi bien aux autres qu'à nous-mêmes. La partie non-verbale et globale de l'expérience et la partie qui a été convertie en mots peuvent coexister très bien, la partie verbale enrichissant et développant harmonieusement l'expérience vécue (affective). Mais cette dernière peut aussi être morcelée et être médiocrement rendue par le langage et l'obliger ainsi à devenir souterraine (refoulement). Le langage est une des modalités d'expression et non pas ce qui différencie l'indifférencié. Au contraire, souvent, dans le capitalisme, le langage réduit, simplifie, opère une réduction « grossière » de nos expériences et de leur richesse affective et sémiotique.

Selon Guattari, les différents sens de soi précédant le sens de soi linguistique ne sont nullement des stades au sens freudien qui doivent être dépassés pour la réalisation du moi/surmoi qui les ordonnent, mais des « niveaux de subjectivation », des foyers et des vecteurs de subjectivation non verbaux très riches, très différenciés, qui se manifesteront en parallèle à la parole et la conscience tout au long de la vie. Stiegler a une image très irénique de la « médiation » linguistique, alors que l'instauration d'une langue dominante (et d'un système de significations dominantes) est indispensable à la formation de dispositifs de pouvoir. Elle est toujours et d'abord une opération politique avant d'être une opération linguistique ou sémantique. La constitution de l'échange linguistique et de ses locuteurs distincts et individués est coextensive, d'une part, de la constitution de l'échange économiques et du contrat juridique et de ses contractants, et, d'autre part, d'instances psychiques du « moi » (ça – surmoi) et de l'« autre ». Les trois processus échange-linguistique, échange-économique, échange-intersubjectif sont

étroitement liés.

Un certain type de langue et certains modes de sémiotisation et de subjectivation individués sont nécessaires pour stabiliser le champ social bouleversé par la déterritorialisation capitaliste qui défait les anciennes subjectivités, ses formes de vie et modalités d'expression. Cette stabilisation implique la prise de pouvoir d'une langue nationale, véhiculant des lois et des modes de fonctionnement du capitalisme naissant sur les dialectes, les langues spéciales, les modes d'expression infantiles, « pathologiques », artistiques. La langue nationale les réduit à la marginalité en les traduisant « devant le tribunal des syntaxes, des sémantiques et des pragmatiques dominantes ». Le « symbolique » est travaillé et instauré par le capitalisme exactement comme l'économie.

### **La pulsion est une construction sociale et non une donnée naturelle**

Foucault nous a démontré à propos de Hobbes de quelle manière la médiation étatique invente le récit de l'état de nature pour effacer la conquête, l'invasion, la guerre civile que sont les forces instauratrices du pouvoir. Le « contrat » doit refouler cette origine non avouable du pouvoir. De la même manière opère la fiction de la psychanalyse. Ses catégories effacent l'origine et les fonctions politiques que jouent la « pulsion », le désir, le moi, le surmoi. Elles naturalisent la médiation et son action, alors que la loi, la castration, la pulsion, ne sont que les produits de dispositifs disciplinaires et de souveraineté qui accompagnent la production d'une subjectivité indispensable à la production capitaliste. Le désir est machiné, le désir est toujours déjà machiné, disent Deleuze et Guattari, c'est-à-dire qu'il est construit, produit, il n'est jamais spontanéité. Le désir n'est pas naturel, il est artifice. Le désir est toujours pris et exprimé par un agencement, c'est-à-dire par une multiplicité au-delà et en-deçà du sujet et de l'objet et de leur rapport (intersubjectivité). Mais dans quel sens peut-on dire que le désir est artifice, construction, produit d'un machinisme social ? Des pages lumineuses de Foucault nous l'expliquent.

Toutes les catégories freudiennes couronnent et problématisent un travail de presque deux siècles de construction de la famille restreinte père/mère/enfants. La psychanalyse arrive à la fin de ce long processus et elle naturalise ce qui a été construit par les dispositifs de pouvoir-savoir et leur donne la légitimité d'une « nouvelle science ». L'instrument principal de ce long travail de constitution de la famille restreinte a été la campagne contre la masturbation. Elle a débuté en Angleterre d'abord vers 1710, avec la publication de *l'Onanie*, puis en Allemagne et ensuite, à partir de 1760, en France. Foucault décrit la constitution de la famille « freudienne », de sa sexualisation, des désirs incestueux qui y circulent, selon des modalités différentes selon qu'il s'agit de la famille bourgeoise ou de la famille prolétaire.

A travers la chasse à la masturbation, on va construire les corps de la famille bourgeoise (parents et enfants) en syntonie avec les nouvelles fonctions productives et subjectives requises par le capitalisme naissant. La campagne contre l'onanisme favorise l'élimination de tous les intermédiaires, la suppression si possible des domestiques et la transformation de l'espace familial en espace de surveillance continue. Le corps de l'enfant doit être l'objet de l'attention permanente de la part des parents. « Cette croisade, avec toutes les consignes pratiques qu'elle comportait, a été un moyen de resserrer les rapports familiaux et de renfermer, comme une unité substantielle, solide et affectivement saturée, le rectangle central parents-enfants » (Foucault 1999 : 250). La transformation de la grande famille en la famille restreinte, cellulaire, conjugale telle qu'on la connaît aujourd'hui est née de ce processus.

A l'intérieur de la famille ainsi délimitée, on va inciter à rabattre les corps des parents sur celui des enfants :

Appliquer votre corps à celui de vos enfants ; regardez vos enfants ; approchez-vous de vos enfants ; mettez-vous éventuellement dans le lit de vos enfants ; glissez-vous entre leurs draps ; regardez, épiez, surprenez tous les signes de désirs de vos enfants ; arrivez à pas de loup la nuit auprès de leur lit, soulevez leurs draps, regardez ce qu'ils font, mettez-y la main au moins pour empêcher. Et voilà qu'après leur avoir dit cela pendant cent ans, on leur dit : Ce désir redoutable que vous découvrez, au sens matériel du terme, c'est à vous qu'il est adressé. Ce qu'il y a de redoutable dans ce désir, c'est précisément qu'il vous concerne (Foucault 1999 : 252).

Le désir incestueux va des enfants aux parents, de façon que ces derniers ont la sensation de pouvoir être les maîtres non seulement du corps, mais aussi du désir de l'enfant. En réalité, la réappropriation de la sexualité de l'enfant par les parents est parallèle à la soumission du corps infantile au dressage disciplinaire hors famille qui, s'intensifiant vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, fait du Capital et de l'Etat les propriétaires de ces corps dressés (usine et guerre).

La croisade anti-masturbation concerne presque exclusivement la famille bourgeoise, car les prolétaires constituent un problème différent : une « population flottante » aux comportements irréguliers qui pratique l'union libre et qui, dans la précarité des conditions d'existence, développait une « sorte de sexualité extra-matrimoniale ».

Au moment de la transformation du prolétariat européen au 19<sup>ème</sup> siècle, les conditions de travail, de logement, les déplacements de main-d'œuvre, l'utilisation du travail des enfants, tout cela rendait de plus en plus fragiles les relations de famille et invalidait la structure familiale (Foucault 2003 : 84).

Si les comportements des prolétaires posent beaucoup de problèmes aux dispositifs disciplinaires de pouvoir-savoir, leur travail doit aboutir aux mêmes résultats : la famille



restreinte et les relations affectives qui l'accompagnent. La campagne de « refamiliarisation » qui va investir le prolétariat est donc une campagne pour le mariage : « Mariez-vous, ne faites pas des enfants d'abord pour les abandonner ensuite. C'est toute une campagne contre l'union libre, contre le concubinage contre la fluidité extra ou para-familiale » (Foucault 1999 : 254). A partir des années 1820 – 1825, les patrons, les philanthropes, les pouvoirs publics, fournissent un effort considérable pour reconstituer la famille.

A l'intérieur de cet espace solide, continu, établi grâce aussi aux politiques du logement, de l'épargne et de la prévoyance qui fixent la mobilité fuyante de la bête prolétaire, se développe alors une autre campagne. Si aux bourgeois on imposait de rabattre leur corps sur celui des enfants, l'injonction pour les prolétaires est de ne pas mélanger les corps, d'avoir le moins de contact possible avec les corps des enfants.

Campagne contre les chambres communes, contre les lits communs entre parents et enfants, contre les lits communs pour les enfants de "différent sexe". A la limite l'idéal c'est un lit par personne réalisé dans la cité ouvrière dont on a fait à ce moment-là, le projet, la fameuse petite maison à trois pièces : une chambre commune, une pour les parents et une pour les enfants (Foucault 1999 : 270).

Maison que le patronat commence à construire à partir de 1830 – 1835. L'inceste est toujours un résultat et un instrument de ces politiques de la famille, mais chez les prolétaires il exprime une injonction différente : sauvegarder les enfants de la promiscuité, défendre les enfants de leurs parents. Ce long travail de dressage de corps et de l'espace va aboutir à un modèle familial « interclassiste » qui met au centre l'enfant, le désir incestueux, même si de deux façons différentes.

Deux types de constitution de la cellule familiale, deux types de définition de l'inceste, deux caractérisations de la peur de l'inceste, deux faisceaux d'institutions autour de cette peur : je ne dirais pas qu'il y a deux sexualités, l'une bourgeoise et l'autre prolétarienne (ou populaire), mais je dirais qu'il y a deux modes de sexualisation de la famille ou de modes de familialisation de la sexualité, des espaces familiaux de la sexualité et de l'interdit sexuel (Foucault 1999 : 258).

Toute formation de pouvoir a besoin d'un savoir. Ainsi, parallèlement au pouvoir qui s'exerce sur la famille se constitue un « savoir médical – psychiatrique » qui n'en dépend pas, mais qui n'aurait pas d'efficacité sans le premier. Au croisement de ces pouvoirs et de ces savoirs émergent la pulsion, le désir, le moi, etc., comme catégories et comme des objets de ces savoirs.

On a un enclenchement de la psychiatrie sur le pouvoir judiciaire. A cet enclenchement, la psychiatrie doit la problématique de l'impulsion irrésistible et l'apparition de la sphère des

mécanismes comme domaine d'objets privilégié. A son enclenchement symétrique sur le pouvoir familial (et qui s'est fait selon une tout autre filière généalogique), la psychiatrie doit une autre problématique : c'est la problématique de la sexualité et l'analyse de ses irrégularités (Foucault 1999 : 260).

Ces catégories seront celles que la psychanalyse freudienne trouvera à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et que, d'une certaine façon, elle portera à leur accomplissement. La psychanalyse « va apparaître comme la technique de gestion de l'inceste infantile » (Foucault 1999 : 257), tout en ouvrant sur un autre continent de la subjectivité, inexploré jusqu'alors.

Guattari ne dira pas autre chose lorsqu'il affirmera que pulsion, désir, moi, etc., sont des constructions du capitalisme. La conception du désir comme flux qui doit être discipliné « correspond, et très bien, à une réalité déterminée : c'est le désir tel qu'il est construit, produit par le Capitalisme Mondial Intégré. C'est le CMI en sa déterritorialisation qui produit cette figure bestiale du désir » (Guattari 2007 : 314). La psychanalyse d'une part naturalise ce qui est en réalité une construction politique, et d'autre part, elle constitue un des savoirs qui composent la « fonction psy » (Foucault 2003 : 86). La « fonction psy » est un savoir qui fonctionne comme pouvoir :

Si vous voyez apparaître des psychologues à l'école, à l'usine, dans les prisons, à l'armée, etc., c'est qu'ils sont intervenus exactement au moment où chacune de ces institutions se trouvaient dans l'obligation (...) de faire valoir comme réalité le pouvoir qui s'exerçait à l'intérieur d'elles (Foucault 2003 : 187).

Et ce pouvoir du savoir se donne comme la réalité à l'intérieur de laquelle l'individu se constitue. Pour terminer, une citation de Freud qui l'inscrit dans l'histoire des transformations des savoirs psychiatriques qui ont accompagné le pouvoir disciplinaire et le pouvoir pastoral, dont la psychanalyse constitue sûrement le dernier avatar.

Sans vouloir réduire les œuvres de Freud à ces citations tirées de *L'Avenir d'une illusion*, tout en reconnaissant que son travail a ouvert à la découverte de « nouveaux mondes subjectifs », il faut malgré tout bien reconnaître que sa conception de la société et de la culture repose, de façon très disciplinaire, « sur la contrainte au travail et le renoncement pulsionnel » (Freud 1995 : 7). « Les hommes n'ayant spontanément plaisir à travailler et les arguments ne pouvant rien contre leurs passions », la civilisation doit imposer une médiation qui ressemble encore et toujours au *Léviathan* dont l'image effraie comme l'original « pour l'énorme déploiement de contrainte qui sera inévitable » (Freud 1995 : 8) :

On ne peut se dispenser de la domination de la masse par une minorité, car les masses sont inertes et dépourvues de discernement (...) et les individus qui les composent se

confortent mutuellement en donnant libre cours à leur dérèglement. Seule l'influence d'individus exemplaires, qu'ils reconnaissent comme leurs meneurs, peut les amener à des prestations de travail et à des renoncements dont dépend l'existence de la culture (Freud 1995 : 8).

Je pense qu'au lieu d'un retour à Freud, nous avons besoin pour penser et produire des processus de subjectivation contemporains de repartir de cet écart que la pensée 68 a produit.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Braudel, F. (1985). *La dynamique du capitalisme* (Vol. 19). Paris: Arthaud.

Foucault, M. (1999). *Les anormaux. Cours au Collège de France 1974-1975*. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2003). *Le pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France 1973-1974*. Paris: Gallimard.

Freud, S. (1995). *L'avenir d'une illusion*. Paris: Presses Universitaires de France.

Guattari, F., & Rolnik, S. (2007). *Micropolitiques*. Paris: Les Empêcheurs de Penser en Rond.

Guattari, F., & Nadaud, S. (2013). *Qu'est-ce que l'écologie?* Paris: Nouvelles éditions Lignes.

Stern, D. (1989). *Le monde interpersonnel du nourrisson*. trad. Lazartigues et Pérard. Paris: Presses Universitaires de France.